

## ***Slow Science : pour un autre rapport aux savoirs***

Léo COUTELLEC  
Philosophe des sciences

Paru dans *Le Sarkophage*, n°30, mai-juillet 2012

Bien plus qu'une crise *de la science*, la période actuelle dessine plutôt les contours d'une profonde crise *du concept de science* que nous caractériserons comme étant à la fois une crise des institutions et des politiques scientifiques et une crise épistémologique et éthique à propos des savoirs.

### ***Une crise des institutions et des politiques scientifiques ...***

Face aux mutations actuelles de l'enseignement supérieur et de la recherche (ESR), les raisons de s'indigner ne manquent pas : cultes de l'*excellence* et de la compétition de tous contre tous qui déguisent une gestion infâme de la pénurie budgétaire liée au désengagement financier de l'État ; montée en puissance de la posture instrumentale, de l'économisme, des méthodes managériales et de la culture du projet (le *New Public Management*) ; généralisation du précarité, incitation à la mobilité et à la flexibilité ; casse des institutions en place par fusion, recomposition, concentration sur critères économiques ... Autant de constats qui sont à mettre en perspective directe avec la reconfiguration profonde du paysage de l'ESR, initiée avec la « stratégie de Lisbonne » et la promotion d'une « économie *capitaliste* de la connaissance ». Cela se traduit en France par un ensemble de mesures (LRU, RGPP, AERES, Labex, Idex, ...) qui visent toutes à promouvoir « la rentabilité plutôt que l'intérêt général, la compétition plutôt que la coopération, la concurrence plutôt que la solidarité, l'utilité productiviste plutôt que l'amélioration du bien être collectif »<sup>1</sup>. Les slogans parlent d'eux-mêmes, par exemple l'Idex<sup>2</sup> Toulouse entend « faire de Toulouse le fer de lance français de la compétition mondiale pour la suprématie de la connaissance ». Le constat est donc sans ambiguïté, il est largement documenté<sup>3</sup>.

### ***... qui s'accompagne d'une crise profonde du concept de science***

Mais ce constat ne peut s'arrêter à ces considérations structurelles. Ainsi, tout comme le capitalisme est aussi un mode de vie et une façon de penser, les réformes actuelles de l'ESR s'accompagnent de l'avènement d'une nouvelle pratique de la science, d'un nouveau mode de pensée et d'être au travail (« *macdonalisation* des styles de vie académiques »<sup>4</sup>) et, finalement, d'un nouveau rapport aux savoirs. Celui-ci peut se définir ainsi : homogénéisation/standardisation des démarches scientifiques par la promotion d'un impérialisme épistémique (ex. : centralité du concept de risque dans l'évaluation des techniques) ; évaluation des compétences essentiellement quantitative avec une forte pression à la publication ; des rythmes de productions devenus déraisonnables ; augmentation des articles erronés ou frauduleux ; obsolescence des publications scientifiques ; épuration éthique pour étendre dans les sciences l'« empire du moindre mal » libéral (Michéa) ; promotion de connaissances considérées comme utiles, rentables, légitimes, stables au détriment de connaissances non directement rentables, non-standards, instables ; promotion de solutions miracles (technologies lourdes et coûteuses) plutôt que la multiplication de l'imparfait (multiplicité de techniques locales et adaptées) ; sur-détermination du rôle de l'expert et des savoirs experts au détriment des savoirs citoyens ou populaires ; dévalorisation ou instrumentalisation des sciences humaines et sociales au

<sup>1</sup> Voir l'« appel pour une université au service d'un monde commun ».

<sup>2</sup> Idex = Initiative d'excellence

<sup>3</sup> Voir, par exemple, pour la recherche : Isabelle Bruno. *A vos marques, prêts... cherchez ! : La stratégie européenne de Lisbonne, vers un marché de la recherche*, Éditions du Croquant, 2008

<sup>4</sup> Petri Salo and Hannu L. T. Heikkinen. *Slow science : an alternative to macdonaldization of the academic lifestyle*, 2011. Disponible sur <http://slowscience.fr>

profit des sciences dites « dures » ; incompréhension croissante sur ce que peut la science ou la technique (remède ou poison ?, ange ou démon ?).

### ***Résister, c'est créer***

Nous ne pouvons donc qu'être solidaire de tous les appels qui visent à remettre en cause ce mouvement de régression dans l'ESR, facteur de mal-être, de perte de sens, de gâchis. Mais nous disons également, et en même temps, qu'il est impossible de réduire nos résistances aux seules revendications sur les aspects structurels ou financiers. Si celles-ci sont nécessaires, nous considérons qu'il convient aussi de mener de front un autre chantier, épistémologique et éthique celui-ci, sur le concept de science lui-même. De quoi parle-t-on lorsque l'on parle de science ? Quelle science voulons-nous ? Pourquoi faire ? Au service de quels projets ? A notre avis, il ne suffit pas de brandir la conception de la science des Lumières en modèle. Nous devons faire un effort de création épistémologique à la hauteur des enjeux actuels. Résister, c'est aussi créer. Il est bien souvent plus facile de dire ce que nous ne voulons pas que de dessiner un projet désirable pour la science. Or, il est évident que ce système absurde ne peut tenir qu'avec la contribution active des personnels de l'ESR eux-mêmes. Pris dans l'engrenage bureaucratique, pris dans une lutte pour survivre ou encore séduit par cet appel à l'excellence, ce sont des bataillons d'agents des réformes, des milliers de soldats de la guerre économique qui, volontairement, participent à leur propre asservissement. Si la désobéissance existe dans la recherche (par exemple, parmi ces chercheurs qui refusent les primes d'excellence), elle reste encore symbolique. En fait, nous avons besoin de faire de la science autrement ici et maintenant, de créer des pôles de résistance à l'intérieur du système, de pratiquer une autre science, de promouvoir, par l'expérimentation collective, un autre conception de la science. Certes, les libertés s'estompent, les conditions se durcissent et les pressions au rendement deviennent peu supportables, mais nous devons résister en créant et les points d'appui ne manquent pas.

### **Vers un mouvement *Slow Science***

C'est dans un tel contexte que nous considérons avec bienveillance l'appel à la fondation d'un mouvement *Slow Science* en France, lancé en 2011 par l'anthropologue Joel Candau : « Chercher, réfléchir, lire, écrire, enseigner demande du temps. Ce temps, nous ne l'avons plus, ou de moins en moins. Nos institutions et, bien au-delà, la pression sociétale promeuvent une culture de l'immédiateté, de l'urgence, du temps réel, des flux tendus, des projets qui se succèdent à un rythme toujours plus rapide. Tout cela se fait non seulement aux dépens de nos vies – tout collègue qui n'est pas surmené, stressé, « surbooké » passe aujourd'hui pour original, aboulique ou paresseux -, mais aussi au détriment de la science. La *Fast Science*, tout comme le *Fast Food*, privilégie la quantité sur la qualité. »<sup>5</sup>. Effectivement, la science est touchée, au même titre que toutes les activités humaines, par le phénomène généralisé d'accélération de la société, remarquablement étudié par le sociologue allemand Hartmut Rosa<sup>6</sup>. La culture de l'immédiateté et de l'urgence n'épargne pas la science, elle en devient le principe organisateur : publier plus et plus vite ; participer à la course à l'échalote pour décrocher un appel à projet ; être compétitif ; rattraper notre retard, ... La *Fast Science* est tant le résultat de politiques structurelles que d'un nouveau rapport aux savoirs auquel il faut opposer un autre projet.

### ***Slow science, slow food* : convergences de valeurs et de postures**

L'émergence d'un mouvement *Slow Science* peut-être un bon point d'appui pour élaborer collectivement une nouvelle conception et une nouvelle pratique de la science. Nous avons besoin d'un mouvement qui définisse la science comme une œuvre d'intérêt général au service d'un monde commun, un mouvement qui appelle à ralentir dans les sciences pour promouvoir et élaborer des

<sup>5</sup> Lire l'appel complet sur : <http://slowscience.fr>

<sup>6</sup> Hartmut Rosa. *Accélération. Une critique sociale du temps*, La Découverte, 2010

savoirs de qualité, émancipateurs, pluriels, impliqués et citoyens, un mouvement qui ne se contente pas de résister aux multiples attaques contre l'ESR public mais qui, en même temps, propose un autre rapport aux savoirs. Finalement, un mouvement qui sache tirer toutes les potentialités de son grand frère, le mouvement *Slow food* créé en 1989 par Carlo Petrini et dont le principal objectif est de promouvoir un autre rapport à l'alimentation. Que ce soit pour sortir du productivisme agricole (produire pour produire) et de la junk-consommation ou du productivisme scientifique (publier pour publier) et de la consommation aveugle de connaissances et de techniques, les mêmes valeurs et postures peuvent être mobilisées. Dans les deux cas, il s'agit bien de faire moins mais mieux, plus consciemment et avec le plus grand nombre. Tout comme il faut du temps pour la dégustation, il faut du temps pour élaborer des savoirs de qualité. L'idée n'est pas de faire du ralentissement une nouvelle norme qui remplacerait celle de l'accélération mais plutôt de respecter une forme de *chrono-diversité* inhérente à l'élaboration des savoirs et où la lenteur aurait toute sa place. Tout comme *Slow food* met au centre de ses préoccupations l'éducation au goût, il s'agirait pour un mouvement *Slow Science* de ré-investir la question de la culture scientifique et technique pour ne pas réduire la science à une accumulation de savoirs stables, désincarnés, académiques et la technique à une simple application de la science. L'histoire, la sociologie, l'éthique et la philosophie des sciences et des techniques interviendraient alors comme des savoirs structurants (et non pas comme des suppléments d'âmes pour scientifiques en mal de lettres ...) pour développer l'esprit critique dans les sciences et à propos des sciences.

### **Citoyens, tous co-producteurs de savoirs : vers des *conviviums* de science**

A notre avis, un tel mouvement devrait s'inscrire dans le cadre d'une véritable *démocratie épistémique*<sup>7</sup> qui pourrait être le cœur de la philosophie *Slow Science* et qui se traduirait par la volonté d'élaborer des savoirs pluriels (postuler un pluralisme épistémique et dé-hiérarchiser les disciplines), impliqués (postuler la non-neutralité axiologique de la science) et citoyens (postuler la capacité pour le citoyen d'être co-producteur de savoirs). Tout comme pour *Slow Food* « manger est un acte agricole », pour *Slow Science* « savoir est un acte citoyen ». Tout comme des consommateurs informés et conscients de l'impact de leurs choix sur les logiques de production alimentaire et sur la vie des producteurs deviennent ainsi co-producteurs d'un nouveau modèle agricole, le mouvement *Slow Science* devrait appeler les citoyens à devenir co-producteurs d'un nouveau modèle scientifique pour construire une science citoyenne.

Un tel mouvement devrait se baser sur le postulat de l'égalité des intelligences (Rancière) pour renverser la suprématie de l'expert, sur la démarche de l'éducation populaire où chaque citoyen pourrait se ré-approprier des savoirs et se considérer en tant que tel comme *porteur de savoir*, et enfin sur des lieux qui pourraient prendre la forme de *conviviums de science*, pour continuer l'analogie avec le mouvement *Slow Food* dans lequel les *conviviums* sont les groupes locaux du mouvement. Pourquoi ne pas créer des *conviviums de science* dans les universités ou ailleurs ? Certains programmes de recherche participative ou des initiatives comme les universités populaires de parents ne sont-ils pas de bons points d'appui ?

Un *convivium de science* pourrait être ce lieu ouvert où l'on prend le temps de la rencontre et de l'écoute, où l'on partage et se réapproprie des savoirs et des techniques sur le modèle des logiciels libres, où l'on expérimente et bricole, où l'on cherche et transmet en même temps, où l'on défait les hiérarchies entre disciplines, où l'on confronte des idées sans chercher à gagner, où le savoir est lui-même un objet d'étude, où les pratiques sont constamment déconstruites, où la fin ne justifie pas tous les moyens. Un *convivium de science* pourrait être ce lieu où les valeurs de bien-être, de justice sociale, de soutenabilité ont toute leur place notamment dans l'évaluation des savoirs, où la production n'est plus le principal objectif, où le long terme est privilégié sur le court-termisme, où le temps de la science et le temps social de son appropriation ne sont plus désynchronisés. Finalement,

---

<sup>7</sup> Voir la *Chronique des concepts* sur : [leocoutellec.wordpress.com](http://leocoutellec.wordpress.com)

des lieux de la *désexcellence*<sup>8</sup> pour donner du temps au temps de la science, pour remettre la science au service d'un monde commun ...

---

<sup>8</sup> O. P. Gosselain, *Slow Science - La désexcellence*, sur le site <http://evaluation.hypotheses.org>